

Trois notes sur le capital et son accumulation

Andrea Cavazzini

Nous allons essayer de repérer certains aspects de l'analyse marxienne de l'accumulation du capital, en particulier du point de vue de la « rencontre » que l'accumulation institue entre le capital et la force-travail. Notre point de départ sera le célèbre chapitre XXIV du Livre I du *Capital*, consacré à *die sogenannte ursprüngliche Akkumulation*. Quelques remarques sur le titre : la *ursprüngliche Akkumulation* est traduite, par J. Roy, avec « accumulation primitive » et par J.-P. Lefebvre avec « accumulation initiale ». Si les deux traductions évitent les résonances emphatiques du vocabulaire de l'« origine » - comme on le verra, la « ursprüngliche Akkumulation » est proprement une « non-origine » de la production capitaliste – il faut pourtant remarquer qu'une logique évolutionniste est reconduite par le choix de « primitive », alors que « initiale » ne renvoie pas à un stade précoce voire rudimentaire, mais uniquement à un point de départ situé dans un contexte spatio-temporel défini. Mais ce qui est plus important est que la traduction Roy ne traduit pas l'adjectif « sogenannte », traduit par « prétendue » dans la traduction Lefebvre. Or, la traduction Lefebvre – « prétendue accumulation initiale » - suggère non seulement que la *ursprüngliche Akkumulation* que Marx analyse renvoie à un événement ponctuel, bien différent donc du « premier stade » d'un processus homogène d'évolution, mais que la caractérisation de cet événement comme « accumulation initiale » relève en fait de la fausse apparence. Autrement dit, l'enjeu de l'analyse de l'accumulation initiale est de montrer qu'elle n'en est pas une – plus précisément, que l'apparence de l'auto-reproduction circulaire et de l'immanence-à-soi du capital se fonde sur l'idée (fausse) d'une capacité intrinsèque au capital d'engendrer ses propres conditions sans sortir des moyens propres à son apparence. En réalité, il n'y a pas d'accumulation initiale parce que, pour qu'il y ait accumulation capitaliste, il faut que l'expropriation et la soumission du travail vivant aient été mises en place, ce qui excède précisément le simple cercle de l'accumulation.

I. Accumulation/expropriation

Marx écrit, après avoir terminé le chapitre consacré à l'accumulation capitaliste :

Nous avons vu comment l'argent est transformé en capital, comment, avec le capital, on fait de la survaleur, et à partir de la survaleur davantage de capital. Cependant, l'accumulation du capital présuppose à son tour la présence de masses importantes de capital et de force de travail entre les mains des producteurs de marchandises. Tout ce mouvement semble donc tourner dans un cercle vicieux dont nous ne sortons qu'en supposant une accumulation « initiale » antérieure à l'accumulation capitaliste (« previous accumulation » chez Adam Smith), une accumulation qui n'est pas le résultat du mode de production capitaliste, mais son point de départ¹.

L'accumulation est le processus par lequel du capital est utilisé pour produire « davantage de capital » par le biais de la production de *Mehrwert*². Mais d'où vient-il le capital initial ? Marx

¹ Karl Marx, *Le Capital. Livre I*, trad. Collectif dirigé par J.-P. Lefebvre, Puf, Paris, 1993 (Editions Sociales, Paris, 1983), p. 803.

² La traduction Lefebvre traduit *Mehrwert* par « survaleur », au lieu de l'option traditionnelle « plus-value ». Traduire « Wert » par « valeur » est évidemment préférable à « value » ; pourtant, on pourrait garder quelques doutes à propos de « Mehr » traduit avec « sur », dont les résonances renvoyant à « excès », « dépassement », correspondent normalement à l'allemand « Über » (pour rester dans le domaine des terminologies philosophiques, cf. *Übermensch* = Surhomme = au-delà-de-l'-homme ; *Überwindung* = dépassement, « outrepassement »). *Mehrwert*, dans la structure conceptuelle marxienne, veut dire « plus-de-valeur », indiquant un ajout, un supplément qui reconduit et confirme la logique du processus initial, bien davantage qu'un excès ou un « aller-au-delà ». Une traduction possible serait peut-être « plusvaleur ».

qualifie explicitement de mythologique le « grand récit » de l'économie politique à propos de l'origine du capital :

Cette accumulation initiale joue dans l'économie politique à peu près le même rôle que le péché originel en théologie (...). On en explique l'origine en la racontant comme une anecdote du temps passé. Il était une fois, il y a bien longtemps de cela, une élite laborieuse d'un côté, intelligente et avant tout économe, et de l'autre, une bande de canailles fainéantes, qui gaspillait sans compter les biens de cette élite (...). Or il advint ainsi que les uns accumulèrent de la richesse et que les autres n'eurent en définitive rien d'autre à vendre que leur peau. Et c'est de ce péché originel que datent la pauvreté de la grande masse qui, en dépit de tout son travail, n'a toujours rien d'autre à vendre qu'elle-même, et la richesse de quelques-uns, qui croît continuellement, bien qu'ils aient depuis longtemps cessé de travailler³

Ce récit apologétique revient à considérer que, à la base et à l'origine du cycle de l'accumulation, il y aurait des conduites toujours-déjà « formatées » selon la logique de l'agir économique capitaliste : travailleurs salariés et propriétaires de capital existeraient depuis toujours en puissance, si bien que l'accumulation initiale pourrait être déduite linéairement de leurs comportements économiques respectifs. Or ce que Marx essaie de montrer est précisément que le processus décisif dans le déclenchement du cycle de l'accumulation est le *processus de production des salariés et des capitalistes*. Ce processus d'engendrement de figures sociales spécifiques est d'abord irréductible à la simple rationalité économique :

Chacun sait que dans l'histoire réelle le premier rôle est tenu par la conquête, l'asservissement, le crime et le pillage, en un mot, par la violence. Dans la suave économie politique, c'est l'idylle qui a toujours régné (...). En réalité, les méthodes de l'accumulation initiale sont tout ce qu'on voudra sauf idylliques⁴

A cette remarque il faut ajouter que, dans les conditions d'une société capitaliste développée, la violence qui institue les conditions du cycle de l'accumulation est la violence de la lutte de classe explicite (sous ses formes politiques et syndicales), donc la violence d'un conflit qui se déroule *au sein* des rapports capitalistes existants. Ce qui devrait suggérer - évidemment en relativisant la nature d'événement ponctuel que nous avons initialement attribuée à l'accumulation - que la mise en place de l'accumulation initiale est un processus qui se répète incessamment dans le fonctionnement « normal » du mode capitaliste de production. Et ce, parce que

la soi-disant accumulation initiale n'est donc pas autre chose que le procès historique de séparation du producteur d'avec les moyens de production. Ce procès apparaît comme « initial », parce qu'il constitue la préhistoire du capital et du mode de production qui lui est adéquat⁵

La « séparation » (*Trennung*) du producteur d'avec les moyens de production est une catégorie décisive de la pensée de Marx, moins commentée que les (trop) célèbres *Entfremdung-Entäusserung* (aliénation). Il faudrait étudier attentivement les métamorphoses de ce thème de la « séparation », depuis les *Manuscrits de 1844* jusqu'aux derniers textes inédits postérieurs au capital, pour pouvoir repenser et reformuler la question des « coupures » internes à la pensée marxienne. La *Trennung* désigne une « séparation » du producteur d'avec les formes de l'inscription sociale de son activité, séparation qui serait analysable à partir des formes historiquement déterminées de la division du travail, de la composition sociale, technique, politique, etc. des communautés et des collectifs, et qui du coup n'aurait pas besoin d'être pensée comme une « aliénation », donc comme la « perte » d'un objet et d'une activité dont on suppose un état préalable d'intimité « ontologique » par rapport au sujet. Autrement dit, dans le *Capital* on pourrait trouver de quoi penser la dépossession des travailleurs tout en faisant l'économie de l'hypothèse

³ *Ibid.*, p. 803-804.

⁴ *Ibid.*, p. 804.

⁵ *Ibid.*, p. 805.

d'une « essence humaine » originaire ensuite aliénée – quitte à faire des communautés précapitalistes le lieu mythique de la non-séparation et de la jouissance indivise de l'objet et de l'activité que les *Manuscrits* attribuent à l'essence de l'homme (essence... communautaire, selon les mots du jeune Marx).

Le problème reste ouvert, continuons pour l'instant à interroger le processus à la base de l'accumulation initiale :

Le rapport capitaliste présuppose le divorce entre les travailleurs et la propriété des conditions de réalisation du travail. Une fois que la production capitaliste a acquis une position autonome, non seulement elle maintient cette séparation, mais encore elle la reproduit à une échelle toujours croissante. Le procès qui crée le rapport capitaliste ne peut donc être autre chose que le procès de séparation entre le travailleur et la propriété de ses conditions de travail, un procès qui transforme, d'une part, les moyens sociaux de subsistance et de production en capital, de l'autre les producteurs immédiats en ouvriers salariés⁶

Autrement dit, le processus de la séparation présente deux caractères décisifs : 1) il s'agit d'un processus historique, déterminé ou sur-déterminé par la conjoncture singulière dans laquelle il se présente effectivement, et partant impossible à déduire du fonctionnement « normal » des rapports économiques (ce qui correspond à son caractère « ponctuel ») ; 2) il s'agit d'un processus récurrent ou cyclique, qui est reproduit à une échelle élargie au sein de la production capitaliste, laquelle se trouve donc dépendre de la reproduction continuée d'une condition – la séparation – qui reste partiellement irréductible et hétérogène. On pourrait également reformuler ces deux points de la manière suivante : 1) la séparation n'est pas un processus entièrement « économique » ; 2) il constitue en même temps un moment structurel et nécessaire de la reproduction des rapports proprement économiques – cette inséparabilité des deux aspects dans chaque couple (conjoncture/récurrence ; extériorité/immanence par rapport à la sphère de l'économie) peut être vue comme une forme de la *contradiction*. Elle marque l'impossibilité pour le fonctionnement circulaire du Capital d'opérer sa propre reproduction élargie sans investir, et se laisser investir par, un extérieur qui n'a de cesse d'être refoulé, censuré, par le même geste qui le convoque comme fondement absent du processus capitaliste. Autrement dit, la « séparation » est le lieu d'une contradiction qui manifeste la nature clivée de la tendance fondamentale du capital : pour pouvoir se constituer comme un processus circulaire, constamment élargi mais auto-référentiel et fermé à l'intérieur de sa logique d'auto-valorisation, le capital est forcé de reposer et reconduire sa confrontation avec un extérieur qu'il doit à la fois investir et raturer, tout en faisant de cette rature le moyen essentiel de la maîtrise. D'où la tendance propre au capital à osciller entre l'incorporation sans résidu de toute réalité historico-sociale et le pur et simple déni de cette réalité en tant que virtuellement hétérogène – selon le vocabulaire des Francfortois, le capital incarne la logique de l'Identité abstraite, qui pose la différence comme extérieure à soi pour la néantifier incessamment dans un mouvement de poursuite indéfinie de la coïncidence impossible avec soi-même.

La séparation est l'acte récurrent par lequel de l'homogène (à la logique du capital) est produit à partir d'une situation d'hétérogénéité. A partir du multiple historico-social et de ses résistances plus ou moins conscientes et intentionnelles, la reproduction récursive de la *Trennung* impose l'uniformité aux figures sociales capitalistes, et institue a priori la « scène » sur laquelle se présenteront les acteurs qui incarnent la logique apparente des rapports capitalistes :

L'argent et la marchandise ne sont pas d'emblée capital, pas plus que ne le sont les moyens de production et de subsistance. Il faut qu'ils soient transformés en capital. Mais cette transformation elle-même ne peut avoir lieu que dans des circonstances déterminées dont le point de convergence est le suivant : il faut que deux sortes très différentes de propriétaires de marchandises se présentent face à face et entrent en contact, d'un côté les propriétaires d'argent, de

⁶ *Ibid.*, p. 804.

**GRM, 6^{ème} Année. Capitalisme, accumulation et lutte de classes.
Séance du 13 octobre 2012.**

moyens de production et de subsistance, pour qui il s'agit de valoriser par l'achat de la force de travail d'autrui la somme de valeur qu'ils possèdent ; de l'autre côté, des travailleurs libres, vendeurs de leur propre force de travail et donc vendeurs de travail. Travailleurs libres en ce double sens qu'ils n'appartiennent pas plus eux-mêmes immédiatement aux moyens de production et de consommation, comme c'est le cas des esclaves, des serfs, etc. que les moyens de production ne leur appartiennent, comme c'est le cas pour le paysan indépendant, etc. qu'ils en sont au contraire détachés, libérés et affranchis⁷

Donc, pour que la production capitaliste commence à fonctionner en tant que rapport social il ne suffit pas que certains individus ou groupes disposent d'argent et de biens matériels. Il faut d'abord que la force-travail devienne une marchandise, qu'elle soit « libre » et qu'elle « rencontre » de l'argent et des objets matériels également « libres », « librement » à disposition des capitalistes. La concentration privée de la richesse ne suffit pas à faire de cette richesse un capital ; l'appropriation du surplus de la production sociale par une classe dominante ne suffit pas à définir les rapports capitalistes :

Le point de départ du développement qui engendre tant l'ouvrier salarié que le capitaliste est la servitude du travailleur (...). Dans l'histoire de l'accumulation initiale, les moments qui font époque sont tous les bouleversements qui servent de leviers à la classe capitaliste en formation ; mais surtout ce sont les moments où de grandes masses d'hommes ont brusquement et violemment été arrachés à leurs moyens de subsistance et jetés, prolétaires hors-la-loi, sur le marché du travail. La base de tout ce processus, c'est l'expropriation hors de sa terre du producteur rural, du paysan⁸

Les capitalistes industriels ont concentré leurs richesses en écartant

non seulement les maîtres de métiers des corporations, mais aussi les seigneurs féodaux qui étaient en possession des sources de richesse (...). Toutefois les chevaliers d'industrie ne réussirent à évincer les chevaliers d'épée qu'en exploitant des événements auxquels il n'avaient pris aucune part. Ils doivent leur ascension à des moyens aussi vils que ceux par lesquels l'affranchi romain devint jadis le maître de son *patronus*⁹

Ces moyens ne sont pas uniquement à l'origine de l'accumulation des richesses chez les capitalistes ; ils portent surtout sur la *production* de la figure sociale du travailleur libre, ce qui correspond à une *dissolution* des formes traditionnelles par lesquelles la synthèse sociales des différentes activités était opérée dans des contextes sociaux non-capitalistes :

Là où [la production capitaliste] entre en scène, l'abolition du servage est depuis longtemps chose faite et la réalité la plus éclatante du Moyen âge, l'existence durable de villes souveraines, est déjà depuis longtemps sur le déclin¹⁰

Autrement dit, et plus précisément :

Le producteur immédiat, le travailleur, ne pouvait disposer de sa personne qu'une fois qu'il avait cessé d'être attaché à la glèbe et d'être asservi ou inféodé à une autre personne. Pour devenir libre vendeur de force de travail, portant sa marchandise partout où elle trouve un marché, il fallait en outre qu'il se soit dégagé de la domination des corporations, de leurs réglementations sur l'apprentissage et le compagnonnage, et des entraves des prescriptions qu'elles imposaient au travail. Le mouvement historique qui transforme les producteurs en ouvriers salariés apparaît ainsi, d'un côté, comme leur affranchissement de la servitude et de la loi des corporations, et c'est ce côté seul que retiennent nos historiographes bourgeois. Mais, de l'autre côté, ces affranchis de fraîche date ne deviennent vendeurs d'eux-mêmes qu'après avoir été dépouillés de tous leurs moyens de production et de toutes les garanties qu'offraient pour leur existence les anciennes institutions féodales. Et l'histoire de cette expropriation est inscrite dans les annales de l'humanité en caractères de sang et de feu¹¹

⁷ *Ibid.*

⁸ *Ibid.*, p. 806.

⁹ *Ibid.*, p. 805-806.

¹⁰ *Ibid.*, p. 806.

¹¹ *Ibid.*, p. 805.

Le chapitre XXIV contient la célèbre analyse de la destruction de la propriété collective par les *enclosures* dans l'Angleterre moderne. Nous essayerons maintenant d'étudier quelques développements de l'analyse marxienne de la prétendue accumulation initiale – développements qui portent sur la présence récurrente et ineffaçable de la dynamique de l'expropriation au cours de l'histoire du capitalisme.

II. *Le prolétariat moderne et l'expropriation continuée*

La production d'un prolétariat « libre » est la production de la marchandise fondamentale qu'est la force-travail ; elle est donc l'œuvre fondamentale du capitalisme, laquelle, loin de se borner à l'époque des *enclosures*, persiste et se reproduit pendant toute l'évolution historique du capitalisme. L'essor de cette masse imposante de force-travail « libre » par le biais de la dissolution des communautés traditionnelles est l'objet de l'interprétation du capitalisme proposée par Werner Sombart au début du XX^e siècle dans *Das moderne Kapitalismus*. Sombart a été un proche collaborateur de Max Weber et a fondé avec lui le *Verein für Sozialpolitik*, un « laboratoire » politico-intellectuel qui visait à élaborer scientifiquement la politique économique et sociale du Reich allemand et à étudier le capitalisme du point de vue de ses conséquences sur la vie de l'esprit individuelle et collective. C'est le capitalisme comme facteur de modernisation, donc comme force qui agit sur les communautés traditionnelles et sur les formes de la subjectivité, comme ressort de l'émergence d'un certain type de relations sociales, et d'un certain type d'homme, qui interpelle des auteurs comme Sombart et Weber. Les travaux de cette sociologie – dont l'influence arrivera jusqu'aux *Quaderni Rossi* et à l'opéraïsme, via Lukács et l'Ecole de Francfort – visent à cerner les caractères originaux du prolétariat industriel moderne, sa « composition » subjective et technique, sa mentalité, ses conduites professionnelles, sociales et politiques. Bref, il s'agit pour ces auteurs non-socialistes – ou, dans le cas de Sombart, partisans d'un socialisme « allemand » – d'écrire le chapitre manquant du *Capital*, le chapitre consacré aux classes sociales, et que Marx n'a jamais écrit – dans l'œuvre de la maturité de Marx manque précisément une analyse des classes en tant que facteur politique et puissance antagoniste subjective.

Sombart écrit :

Il s'est formé, à l'époque du capitalisme avancé, un complément de population libre, par suite de la dissolution des communautés économiques dans lesquelles les hommes avaient vécu jusqu'à la fin de l'époque du capitalisme naissant. Cette dissolution fut la conséquence de l'adoption de principes économiques modernes et rationnels dans la législation et l'administration, du raffermissement du mode de production capitaliste et (...) de l'intensification croissante de l'économie¹²

Les communautés en question sont : « les communautés rurales, les communautés de travail établies sur les domaines seigneuriaux, dans les économies paysannes un peu importantes et dans l'artisanat et, enfin, d'une façon tout à fait générale, les communautés domestiques » (p. 378). Sombart étudie

¹² W. Sombart, *L'apogée du capitalisme*, t. I, trad. fr. par S. Jankélévitch, Paris, Payot, 1932, p. 378. Et ailleurs : « Le prolétariat est le produit et l'expression du mode de production que nous distinguons sous le nom de production capitaliste. L'histoire des origines du prolétariat, c'est donc l'histoire du capitalisme. Celui-ci ne peut pas exister, il ne peut pas non plus se développer sans produire le prolétariat » (W. Sombart, *Le socialisme et le mouvement social au XIX^e siècle* [1898], http://classiques.uqac.ca/classiques/sombart_werner/le_socialisme_et_mouv_social/le_socialisme_mouv_social.pdf, p. 7).

le processus de dissolution de toutes ces formes communautaires propres à « l'ancienne organisation agraire » existant de manière uniforme dans tous les Etats européens :

Les minuscules économies paysannes n'ont pu se maintenir que grâce aux conditions suivantes : 1) droits de participation aux biens communaux et nombreux droits de jouissance d'un caractère communautaire ; 2) possibilité de tirer des revenus supplémentaires de l'exercice d'une activité industrielle ; 3) travail occasionnel (saisonnier) dans les grandes économies paysannes et dans les économies seigneuriales¹³

Le tarissement de ces sources a ébranlé l'existence économique d'une bonne partie de la population rurale. En particulier, Sombart insiste sur la fin de la propriété commune ou communale :

Dans tous les pays sans exception la législation agraire moderne a eu pour but de favoriser l'éclosion d'économies paysannes et seigneuriales particulières. Pour atteindre ce but, il a fallu diviser les anciens biens communaux, abolir les innombrables droits de jouissance dont les petits paysans avaient usé jusqu'alors¹⁴

La division des biens communaux constitue la destruction des formes d'intégration « organique » entre la vie de la communauté et l'activité productive. Sombart cite le cas de la réforme de Stolypine en Russie dans les tout premières années du XX siècle (réforme qui est la responsable directe de l'introduction de la propriété privée dans les campagnes et de la disparition de la communauté villageoise – *mir* – sur les potentialités socialistes de laquelle Marx s'était interrogé dans ses discussions avec Véra Zassoulitch) :

Si l'œuvre de Stolypine a été d'une importance décisive, ç'a été parce que le paysan russe était plus solidement incorporé que les paysans de l'Europe occidentale dans la communauté rurale (...). Un des principaux effets de la réforme agraire de Stolypine consista dans la rupture du lien qui avait existé jusqu'alors entre le prolétariat urbain et le village. Avant cette réforme, les paysans qui s'en allaient travailler dans les villes restaient « inscrits » dans les villages et y conservaient des attaches, à la faveur surtout de la propriété collective. On a calculé que 5 à 6 millions de paysans ont été prolétarisés, à la suite de la rupture définitive du lien qui les rattachait aux campagnes¹⁵

Avec la communauté rurale, la dissolution des anciens liens frappe également la communauté de travail :

L'organisation du travail dans les domaines de grands propriétaires et dans les économies paysannes importantes avait présenté dans tous les pays européens, jusqu'à la fin de l'époque du capitalisme naissant, un cachet identiquement patriarcal (...) parce que les ouvriers ayant droit à une part des revenus ou produits de la propriété paysanne ou seigneuriale où ils étaient occupés, se trouvaient attachés à ceux qui les employaient par une communauté d'intérêts qui rendait impossible tout conflit entre entrepreneurs et salariés¹⁶

Cette organisation « communautaire » du travail disparaît à cause de « l'intérêt économique du propriétaire foncier, convaincu des avantages que présente une culture rationnelle, intensive » (*Ibid.*), ce qui implique une application de nouvelles technologies au processus de la production et que la communauté de travail entrave :

Le droit à une part des produits disparaît le premier, puis le salaire en argent est substitué à la rémunération en nature et, enfin, les conventions de longue durée (une année) avec toute une famille sont remplacées par des conventions de brève durée avec un seul ouvrier ou avec un groupe d'ouvriers¹⁷

¹³ *Ibid.*, p. 379.

¹⁴ *Ibid.*

¹⁵ *Ibid.*, p. 386.

¹⁶ *Ibid.*, p. 394.

¹⁷ *Ibid.*

Tout comme dans le cas de la communauté rurale, la dissolution de la communauté de travail a lieu suivant deux tendances, ou deux opérations, fondamentales : la parcellisation-particularisation, qui divise les collectifs et les groupes en unités plus petites ; et la soumission des sources indispensables à la survie aux lois de l'échange marchand et de l'évaluation selon des critères de rentabilité économique. Les liens communautaires qui encadrent, et protègent, l'existence des individus sont coupés, et la subsistance est laissée aux aléas de l'échange des marchandises. Ce processus frappe également les communautés domestiques :

A toutes les époques antérieures à la nôtre, et jusqu'à la fin de l'ère du capitalisme naissant, la vie économique s'était déroulée en grande partie dans le cadre de la famille. Celle-ci représentait non seulement une organisation de consommation, mais aussi une organisation de production, en ce sens que les principaux objets de consommation étaient fabriqués à la maison (...). C'est sur cette que reposait la possibilité d'assurer l'entretien de l'épouse, et souvent des enfants adultes et d'autres parents qui étaient membres permanents de la famille. C'est par leur activité productive dans l'enceinte de la maison que toutes ces personnes pourvoient à leur subsistance. Or, voici que cette communauté économique s'effondre à son tour, et toute une couche de la population se trouve abandonnée à elle-même¹⁸

Selon Sombart, la dissolution de la communauté domestique n'a que marginalement à voir avec la possibilité d'acheter sur le marché des objets jadis produits à la maison :

Il n'y a aucune raison que la production domestique s'arrête, alors même qu'elle reste loin en arrière de la productivité sociale moyenne. Aucune « loi du marché » ne peut m'empêcher de relier moi-même mes livres ou de clôturer moi-même mon jardin, alors même que l'effort que j'aurais à fournir serait le décuple de l'effort « socialement nécessaire »¹⁹

Sombart affirme que la destruction de l'organisation domestique du travail devient une nécessité, non pas à cause d'une impulsion (prétendue) poussant à rechercher des marchandises à la place des objets auto-produits, mais à cause de l'exigence

d'obtenir un certain revenu économique ou d'utiliser aussi efficacement que possible la force de travail (...). A mesure que [les économies paysannes] étaient entraînées dans le tourbillon de l'économie à base d'échanges (...) elles étaient obligées de travailler de façon à obtenir un certain revenu en argent et, pour atteindre ce but, de rationaliser leur mode d'exploitation²⁰

Une fois entrée dans la sphère de l'économie marchande, les organisations communautaires sont amenées à se dissoudre et à se restructurer pour garantir la conformité aux nouveaux critères de l'économie capitaliste. Le développement du capitalisme, l'élargissement de sa dynamique au sein des formations sociales, devient un facteur de la « libération » de la force-travail, laquelle constituait la « scène » primaire des rapports capitalistes ; ces rapports rétroagissent sur les conditions de leur essor et contribuent à la reproduction élargie de leurs présupposés – schéma dialectique de la position du présupposé, l'effet engendre sa propre cause.

Un autre aspect remarquable des travaux de Sombart est sa thèse selon laquelle les conduites adaptées aux rapports capitalistes ne sont aucunement naturelles – elles doivent être imposées aux sujets par un travail systématique de dressage et d'adaptation à des relations techniques et économiques « artificielles » :

Rien de plus absurde que l'opinion si répandue dans nos livres d'enseignement, selon laquelle le « besoin d'acquisition » serait un des besoins primitifs de l'homme. C'est le contraire qui est vrai. L'homme proche de la nature ne pense nullement à gagner de l'argent, le plus d'argent possible. Il ne veut pas gagner pour gagner, mais seulement

¹⁸ *Ibid.*, p. 398.

¹⁹ *Ibid.*, p. 399.

²⁰ *Ibid.*

pour avoir de quoi vivre comme il en a l'*habitude*. Il n'aspire même pas à « vivre mieux ». Lorsque son salaire suffit à lui assurer son genre de vie habituel, il ne tient pas à travailler davantage²¹

Selon Sombart, cette « irrationalité » d'une conduite qui tend à la conservation homéostatique des habitudes compatibles avec la condition présente de la reproduction sociale est nuisible du point de vue des impératifs du capitalisme avancé, qui demande une amélioration incessante des prestations des travailleurs, une gestion de la force-travail totalement rationalisée, apte à être « calculable » quant à sa rentabilité. Il s'agit donc, pour le capitalisme, de lutter contre toute inertie des formes de vie traditionnelles, mais aussi contre toute densité et détermination sociale, culturelle, psychique, etc., qui pourrait faire obstacle à l'adaptabilité indéfinie du travailleur aux normes capitalistes du « calcul » du profit. Le travailleur doit devenir une figure socialement et subjectivement *vide*, pure matière brute à adapter et à manipuler – de la pure force-travail, qui n'a d'autre identité que celle qui lui vient de son statut de marchandise. Ce n'est qu'à cette condition – à la condition de s'identifier subjectivement à son propre statut de marchandise – que le travailleur pourra devenir un *homo oeconomicus*, un rouage entièrement homogène à l'organisation capitaliste de la production :

Les masses ne sont acquises entièrement au système de travail capitaliste (...) qu'après avoir accordé, parmi leurs désirs, la première place au désir d'acquiescer, de gagner de l'argent, d'élargir leur base d'existence, et accepté les conditions que le système économique capitaliste leur offre pour satisfaire ce désir. Il faut qu'elles en arrivent à se pénétrer de la conviction qu'elles n'ont à compter que sur leur vaillance et sur leur puissance d'adaptation pour se faire une vie meilleure et qu'elles doivent s'approprier, en partie tout au moins, cette aptitude à calculer qui caractérise le véritable esprit capitaliste²²

Autrement dit, il s'agit d'opérer et de reproduire cette séparation d'avec les conditions sociales immédiates que nous avons trouvée à l'origine des rapports capitalistes. Des conditions qui étaient normalement fournies par les organisations sociales de l'Europe pré- et proto-capitaliste et dont l'histoire du capital doit réitérer incessamment la destruction pour reproduire la disponibilité d'une force-travail docile. La production de cette force-travail mise-à-disposition suppose que le travailleur ne puisse plus tirer la reproduction de son existence matérielle de sa reproduction sociale en tant que sujet incorporé à un lien social « organique ». Ce qui signifie, d'une part, que son appartenance à un contexte de relations sociales déterminées « qualitativement » (par ex. membre d'une communauté villageoise ou d'une famille élargie) ne suffit plus à lui garantir l'accès aux moyens de l'existence matérielle et à la synthèse de son activité avec les autres pratiques internes à une formation sociale ; d'autre part, que ces relations sociales cessent pour lui de représenter des ordres de valeurs, des critères d'orientation de sa conduite et des conditions de son rapport subjectif à la réalité. Le dressage capitaliste évoqué par Sombart est l'inscription de la scène primaire de l'expropriation comme moment immanent et structurel du processus capitaliste. Le capitalisme développé pose les conditions de sa reproduction – l'existence d'une force-travail « libre » - en réalisant un mouvement incessant de *désocialisation* qui correspond à une perte de tous les moyens collectifs de contrôle et de stabilisation par lesquels une collectivité, une organisation sociale, peut maîtriser sa reproduction et assurer la liaison organique de ses différentes activités. Cette désocialisation massive se représentera au cœur du capitalisme avancé, lorsque la production d'une force-travail docile impliquera la destruction, non pas des communautés pré-capitalistes, mais les « communautés » politiques et syndicales qui constituaient l'auto-affirmation des salariés modernes en tant que contre-pouvoir au sein des rapports capitalistes développés.

²¹ *Ibid.*, p. 478.

²² *Ibid.*, p. 477.

III. *La précarisation comme expropriation*

Sombart avait déjà insisté sur la dimension structurelle de *précarité* et d'*insécurité* qui affecte le prolétariat moderne :

Lorsqu'on demande ce qui caractérise le prolétariat moderne on a l'habitude de répondre que c'est la grande misère dans laquelle sont tombées les masses. Ceci peut être vrai, sauf certaines restrictions, mais on ne doit pas oublier que la misère n'est pas un phénomène spécifique du prolétariat moderne (...) Il n'y a pas seulement la situation misérable, il n'y a pas seulement le contraste avec les classes possédantes ; une autre calamité redoutable s'agite encore au-dessus de la tête des prolétaires; l'insécurité de leur existence (...). Ici encore, si nous le comprenons bien, nous sommes en face d'une particularité de la vie sociale moderne (...). Il y a ceci de particulier dans l'insécurité du prolétariat, qui se manifeste par le chômage et le manque de ressources, c'est que ce manque de sécurité ne semble pas être la conséquence de l'action de la nature, comme dans les cas dont j'ai parlé, mais la conséquence de formes déterminées de l'organisation économique²³

Cette insécurité – Sombart esquisse ici une première phénoménologie de ce qui s'appellerait aujourd'hui « précarité » -, cette insécurité donc correspond à la séparation que les masses prolétariennes ont subi d'avec les formes d'existence traditionnelles, lesquelles permettaient une régulation sociale directe de la subsistance et des relations entre les activités. Mais cette précarité est aussi le ressort subjectif de la lutte des classes ouverte et déclarée, du développement des idées socialistes chez les prolétaires :

« Personne ne peut faire valoir des droits vis-à-vis de la nature, mais dans la vie sociale, le fait d'être privé de droits se traduit immédiatement sous la forme d'une injustice faite à telle ou telle classe » (Hegel). Si donc l'insécurité en tant que fait de la nature mène à la superstition et à la bigoterie, l'insécurité sociale, si je puis l'appeler ainsi, affine l'intelligence et la rend plus parfaite. On se met à rechercher les causes qui déterminent cette insécurité²⁴.

²³ W. Sombart, *Le socialisme et le mouvement social au XIXe siècle*, cit., p. 9-10.

²⁴ *Ibid.*, p. 10.

Le prolétariat moderne est une classe dominée, certes, mais elle est aussi une élite, caractérisée par une intelligence aiguë des dynamiques sociales, et par une visée de transformation de la société qui correspond aux conditions subjectives des modalités capitalistes-modernes de la socialisation :

Pour comprendre de quelle façon naissent, sous l'action de ces forces motrices, les idées qui forment la caractéristique du mouvement social moderne, il faut nous rappeler que les masses, dont nous venons d'étudier la condition, ne se sont pas formées lentement, mais qu'elles ont été précipitées, projetées dans leur situation actuelle tout d'un coup, comme par enchantement. C'est comme si l'histoire passée s'était évanouie pour des millions d'hommes. En effet, leur réunion dans de grandes usines est, comme leur agglomération dans les villes et dans les centres industriels, la condition nécessaire du capitalisme. Et que signifie cette agglomération ? Que des masses humaines venant des régions les plus différentes du pays, sans lien entre elles, amorphes, en quelque sorte, ont été amenées sur un point donné et qu'on leur dit de vivre et de s'arranger comme elles peuvent. Cela signifie rupture complète avec le passé, destruction de tous les liens qui unissent au pays natal, au village, à la famille, aux mœurs familiales, et, partant, disparition dans cette masse sans feu ni lieu, sans propriété ni attaches, de tout ce qui dans le passé constituait son idéal²⁵.

La *concentration* des masses prolétariennes-modernes dans des lieux spécifiques, l'homogénéisation de leurs conditions de vie et de travail, la destruction de la variété des identités socio-culturelles et des habitudes de vie précédentes : tout cela contribue à créer une nouvelle figure subjective spécifiquement prolétarienne, interne à la société capitaliste, et pourtant irréductiblement antagoniste vis-à-vis de celle-ci. En outre, les nouvelles conditions dans le capitalisme moderne et dans la civilisation urbaine-industrielle, permettent la reconstitution d'un *collectif* indivisible et « organique » qui réduit la précarité et l'insécurité des travailleurs :

l'idéal socialiste de la vie et de la production en commun doit nécessairement pousser dans les centres industriels et dans les quartiers ouvriers des grandes villes. Dans les casernes qu'il habite, dans les énormes fabriques, dans les grandes réunions et dans les lieux de réjouissances, le prolétaire isolé, abandonné de Dieu et des hommes, se sent de nouveau, au contact de ses compagnons d'infortune, devenu membre d'un organisme, nouveau et gigantesque. Des communautés nouvelles sont en train de se former et ces communautés nouvelles ont, grâce à la technique moderne, un cachet communiste. Et elles se développent, croissent, se consolident au fur et à mesure que disparaissent pour l'ouvrier les attraits de la vie isolée : plus la mansarde du faubourg est vide, plus attrayants deviennent les nouveaux centres de réunion commune, où l'individu isolé se sent pour ainsi dire devenir de nouveau un homme. L'individu disparaît et c'est le camarade qui apparaît. Il se fait un groupement de classe et l'habitude naît du travail en commun et de la jouissance en commun²⁶.

De nouveau, les hommes se trouvent être autre chose que de la force-travail, autre chose que des marchandises : les nouvelles conditions capitalistes permettent l'essor de collectivités qui contrecarrent la séparation et la dépendance vis-à-vis des relations capitalistes, des collectivités forgées par la lutte et l'organisation politique-syndicale, des nouveaux groupes humains qui reconstituent des conditions sociales alternatives à la socialisation capitalistes au sein même de la subsumption capitaliste de la société.

Ces collectifs ouvriers, à la fois internes au capital et en état d'insurrection permanente contre celui-ci, ont été le porteur historique de la centralité ouvrière, et la base du pari politique incarné par les différentes formes d'enquête que le GRM a étudiées dans le Séminaire 2011-2012. L'apogée politique de cette forme d'existence de la force-travail indocile est représenté par les luttes des années 1960-1970, en particulier en France autour de 1968 et dans la Séquence rouge italienne. La vague des stratégies néolibérales qui a suivi ces luttes peut être interprétée comme une réactivation virulente de la dynamique de l'expropriation visant à reconstituer le cycle de la production d'une force-travail « libre » et docile.

Yann Moulier Boutang a bien décrit l'issue capitaliste de la crise des années 1970 :

²⁵ *Ibid.*

²⁶ *Ibid.*, p. 11.

Que vont faire les capitalistes dans un premier temps ? Débitier les grandes usines en morceaux. On commence par annoncer qu'une usine de plus de cinq mille ouvriers, c'est ingérable – et ça l'est effectivement parce que politiquement les usines géantes sont devenues incontrôlables. En outre, on n'a plus envie de maintenir ces forteresses ouvrières, comme celle de Turin où il y a cinq vingt mille ouvriers en ville (...). L'automation arrive comme une réponse à cette situation, l'OS qui a longtemps été corvéable à merci sur la chaîne, commence à devenir insubordonné. On se passera donc de lui, parce qu'il coûte cher globalement, mais surtout parce que ses grèves coûtent plus cher encore²⁷

Les innovations dans la production correspondent à l'exigence de saper la capacité des ouvriers à contrôler les processus :

Les réorganisations de la production (...) visent à éviter les goulots d'étranglement et les blocages de la continuité des chaînes de montage. La production flexible avec des stocks tampons remplace la chaîne à flux tendus²⁸

L'introduction de la méthode Toyota dans l'organisation de l'industrie automobile permet également de réduire les risques de blocage et de sabotage du processus de production :

Au lieu de produire, d'avoir des stocks et de les vendre, on ne produit que ce qu'on a déjà vendu. Cela suppose un *feedback* de l'information. Cela suppose aussi une qualité très forte parce qu'on doit être capable de répondre en temps réel à une demande très différenciée. La voiture est commandée d'une certaine couleur, d'une certaine qualité, donc en production de petite série. Bref, c'est la production flexible²⁹.

L'organisation flexible de la production ne relève pas que d'une exigence de rentabilité supérieure : elle vise directement à détruire le savoir que le collectif ouvrier peut développer et utiliser à propos du processus de la production, et à canaliser la connaissance de la coordination stratégique des activités vers une sphère séparée :

[La production flexible] permet de faire des établissements beaucoup plus petits – en Occident, on commence par diviser par deux ou par trois les immenses unités. Elle permet aussi de faire des petites séries (...). Enfin, elle permet de réorganiser la production avec une traçabilité de la qualité, donc en fait d'éliminer le sabotage, parce que l'organisation du travail est capable de remonter jusqu'à l'origine du défaut³⁰

La réappropriation du savoir par le capital s'accompagne d'une désarticulation systématique des liens préexistants du collectif ouvrier :

Comme la production de qualité ne requiert plus l'OS fordiste, on s'en débarrasse. Cela se passe lentement mais sûrement ; on commence à externaliser la production par le recours aux sous-traitants, on organise une production flexible qui va compter de plus en plus sur la logistique d'une noria de camions transportant les matières premières, les pièces produites par des sous-traitants souvent très éloignés. En définitive, on atomise le collectif de travail, on atomise la compacité des établissements, on va faire de l'usine diffuse³¹.

La transformation du statut du travail salarié est également une manière d'empêcher la formation d'un collectif indocile :

C'est aussi le temps de la fin du plein-emploi. Le chômage chronique apparaît. Les formes d'emplois changent avec le développement de la précarité. Les syndicats reculent et sont vite laminés – non pas par une guerre idéologique, mais simplement parce qu'on commence à délocaliser. Car on démantèle les usines, et on va les déménager dans le Sud, dans le sud de l'Europe, en Asie, puis dans l'est de l'Europe³².

²⁷ Y. Moulrier-Boutang, *L'abeille et l'économiste*, Carnets Nord, Paris, p. 57.

²⁸ *Ibid.*, p. 58.

²⁹ *Ibid.*

³⁰ *Ibid.*, p. 59.

³¹ *Ibid.*

³² *Ibid.*

La précarité, la fragmentation du travail, la segmentation du salariat, empêchent de faire prise des liens collectifs capables de se confronter à la réorganisation de la production : les travailleurs atomisés et soumis à des temporalités de plus en plus rapides et saccadées perdent toute prise sur la totalité des relations dans lesquelles ils se trouvent. En outre, ils sont soumis à des chantages de plus en plus contraignants :

La main d'œuvre n'est plus en plein-emploi, et la délocalisation devient possible parce qu'on accentue, avec les négociations du GATT puis la création de l'OMC (1995), l'ouverture au commerce international. Mais l'exposition des économies nationales à la concurrence mondiale ne commence à vraiment devenir forte qu'à partir de 1979, quand Margaret Thatcher et Ronald Reagan arrivent au pouvoir. La révolution, ou doit-on dire la contre-révolution, néolibérale, est en marche³³.

Il importe de soustraire l'interprétation de la « contre-révolution néolibérale » aux discours inspirés par la morale. Il faudrait pouvoir interpréter les mesures de « rigueur », les plans sociaux, la précarisation, les délocalisations, etc., comme autant d'aspects « phénoménaux » du processus d'expropriation que nous avons vu constituer le ressort récuratif de l'accumulation capitaliste. L'agression contre toutes les conditions d'existence qui pouvaient soutenir l'indocilité, ou la simple indisponibilité relative, de la force-travail a une portée qui dépasse la mauvaise volonté des gouvernements, l'égoïsme des capitalistes et les insuffisances de la gauche politique et syndicale : elle constitue un moment structurel du fonctionnement « normal » du capital, dans la mesure où celui-ci n'a de fonctionnement normal que sous la forme de l'anomalie et du déséquilibre permanents. En fait, ce que la sociologie et la psychologie sociale se contentent de décrire comme « fragilité » ou « souffrance » n'est que la manifestation d'un cycle mondial de production d'une imposante masse de travail salarié, dont la condition est aujourd'hui en train de devenir de plus en plus diffuse :

Le XXI^{ème} siècle peut être qualifié d'époque de la diffusion maximale du travailleur salarié, subordonné, totalement dépendant, soumis à l'entreprise à chaque moment et sous tous les aspects de son activité³⁴

La production d'une figure de masse de la soumission du travail au capital dépend largement de la précarisation du travail :

La plupart des travaux flexibles ne permettent guère d'accumuler une expérience professionnelle consistante, qu'on peut transférer avec succès en passant d'un emploi à l'autre. Ils ne permettent pas la construction de la carrière et de l'identité professionnelle de l'individu. Mais cette identité n'est pas un élément secondaire de l'identité personnelle ou sociale : elle en est plutôt le fondement même (...). Être incapable de construire cette identité parce qu'on a changé de boulot trop de fois, de manière discontinue, en interrompant son travail cent fois pour en recommencer ailleurs un autre différent, constitue une souffrance qui frappe beaucoup de monde³⁵

En fait, la précarité n'est qu'un avatar contemporain de la séparation de la force-travail de ses conditions d'existence que le capital implique comme dynamique structurelle – elle correspond toujours à un processus de désocialisation :

On n'ignore évidemment pas que la construction de relations sociales stables entre individus et entre groupes (...) demande une certaine disponibilité de temps. Elle a besoin de rencontres répétées, d'occasions de connaissance, de pratiques de collaboration, de formes organisées de sociabilité. Pour les travailleurs flexibles il s'agit de situations désormais très rares³⁶

³³ *Ibid.*, p. 60

³⁴ Luciano Gallino, *Il lavoro non è una merce*, Rome, Laterza, 2007, p. 137.

³⁵ *Ibid.*, p. 79.

³⁶ *Ibid.*, p. 112.

**GRM, 6^{ème} Année. Capitalisme, accumulation et lutte de classes.
Séance du 13 octobre 2012.**

La densité d'un temps qui est le temps de la collaboration et de l'association – voire de l'organisation – : cette densité reconstruit, sous la forme de la mutualité et du militantisme, la temporalité qualitative et « lente » des formes précapitalistes d'existence. C'est peut-être cette temporalité dense qui constitue l'obstacle primaire pour le règne sans partage du capital sur la force-travail. D'ici, on pourrait repartir pour rouvrir tous les questionnements.